Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

21-3 | 2017

N'allez pas croire !

Dialogue sur le vrai

Dialogue about the true

Gerhard Heinzmann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1301>

DOI : [10.4000/philosophiascientiae.1301](https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1301)

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2017

Pagination : 39-47

ISBN : 978-2-84174-816-7

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Gerhard Heinzmann, « Dialogue sur le vrai », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 21-3 | 2017, mis en ligne le 30 octobre 2019, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1301> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1301>

Tous droits réservés

Dialogue sur le vrai

Gerhard Heinzmann

Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie,
Archives Henri-Poincaré, Université de Lorraine,
CNRS, Nancy (France)

Résumé : Pascal Engel distingue globalement deux tendances de concevoir la vérité : les uns défendent une théorie substantialiste selon laquelle la vérité exprime une « caractéristique réelle », les autres, déflationnistes, soutiennent que la vérité n'est pas une propriété authentique des porteurs de vérités. Prenant le réalisme comme option par défaut, Engel cherche une position médiane stable, telle que la vérité est un concept plus substantiel que le déflationnisme ne le prétend et moins substantiel que les théories réalistes ne disent qu'elle est. Dans cet article on développe une solution médiane alternative à la position proposée par Engel en se basant sur une option anti-réaliste et pragmatique (mais non utilitariste). On montre, plus exactement, dans quelle mesure la conception dialogique de la vérité, avancée par Kuno Lorenz, s'oppose aux thèses défendues par Engel tout en poursuivant le même but que lui.

Abstract: Pascal Engel makes an overall distinction between two tendencies to conceive of the concept of truth. Some defend a substantialist theory according to which truth expresses a “real characteristic” while others maintain that truth is a deflationary rather than an authentic property of truth bearers. Taking realism as a default option, Engel argues for a stable median position which states that truth is a more substantial concept than deflationism claims and less substantial than realistic theories say it is. In this article we develop an alternative median solution to the position proposed by Engel. It is based on an anti-realistic and pragmatic (but not utilitarian) option. More precisely, we show the extent to which the dialogical conception of truth advanced by Kuno Lorenz is opposed to the theses defended by Engel while pursuing the same goal.

J'ai toujours été impressionné par l'argumentation et l'énorme érudition philosophique de mon ami Pascal Engel. En même temps, en lisant ses écrits

---

ou en écoutant ce qu'il dit je me rappelle chaque fois aussitôt un certain scepticisme méthodique exprimé par Vuillemin et Poincaré. Le premier dit qu'« il n'y a pas de démonstration possible en philosophie. Ce que nous sommes capables de faire, c'est de marquer le territoire en disant : "à vous incombe la preuve si vous voulez que [...]" » [Vuillemin 2001, 40] et le second conclut dans sa dispute avec Russell que si l'on ne parle pas le même langage, la dispute s'arrête là [voir Poincaré 1909, 482].

Je m'en tiens ici à la version du pluralisme philosophique de Vuillemin et, dans ce dialogue avec Pascal, je prétends que mon concept de vérité est pertinent, mais je n'ai pas de stratégie pour le convaincre. Tout d'abord, nous avons un souci commun : je partage son effort pour trouver une solution qui n'est ni trop substantialiste ni trop minimaliste, mais en inversant l'arrière-plan par rapport à lui : le sien est réaliste, le mien ne l'est guère *au sens habituel* : la complémentarité entre construction et objet, « usage » et « mention » ou épistémologie et ontologie ne doit jamais être perdue de vue, surtout si on parle de la vérité. Tout dépendra évidemment de la forme de complémentarité envisagée.

Comme exemple de dispute philosophique, on oppose comme paradigmes caricaturaux la théorie de la correspondance et la théorie du consensus de la vérité. Ce propos est confirmé par les faits : Pascal Engel s'oppose bien à Sandra Laugier. Mais c'est exactement ici que le bât blesse : le fait que les deux langages paraissent incompatibles n'est-il pas un autre « scandale de la philosophie », c'est-à-dire un témoin supplémentaire du pluralisme philosophique ? Je doute de leur incompatibilité complète pourvu qu'on ajoute d'autres choix dont le bien-fondé philosophique n'est probablement à la fois pour le réaliste et l'anti-réaliste rien d'autre que l'ajout d'une troisième polémique aux deux qui cohabitent déjà si bien. J'entends l'objection que l'on peut faire : « Tu vois la philosophie comme l'opposition de perspectives, à l'instar des sophistes. Dans le meilleur des cas, l'accord se fait. Finalement, l'opposant est convaincu ou il est défait. Mais la notion de vérité, transcendante à la procédure de l'accord, a été éliminée¹ ». Je ne peux que répondre que la vérité transcendante non pas à la pratique argumentative effective entre philosophes, mais transcendante à une stratégie dialogique est une chimère, c'est-à-dire une hypostase logique qui simplifie la vie du philosophe dès qu'il ne se pose pas seulement la question du pourquoi, mais exige en plus de pouvoir se mettre socialement d'accord sur l'établissement de ces raisons. Ceci ne me semble pas irraisonnable.

Selon Pascal, d'une manière globale, la différence entre les deux positions classiques revient au fait que, d'une part, la vérité est objective et répond à la question « en quoi ceci est-il vrai ou faux ? » et que, d'autre part, elle « dépend de la capacité à s'accorder dans une communauté de jugement », consensus qui doit lui-même être soumis à un consensus, etc. ; de cette manière, on ne risque pas seulement une régression à l'infini, mais, selon Pascal, également le fait contre-intuitif « qu'un individu ne peut pas avoir raison tout seul, ni contre les

---

1. Ainsi peut être résumée la critique de R. Pouivet.

autres » [Engel 2016]. Dans son excellent ouvrage intitulé sobrement *Truth*, il voit dans l'histoire de la philosophie analytique globalement deux tendances par rapport à la vérité : les uns défendent une théorie substantialiste de la vérité selon laquelle celle-ci exprime une « caractéristique réelle », comme par exemple une relation entre un porteur de vérité et une autre entité. Les autres, déflationnistes, soutiennent que la vérité n'est pas une propriété authentique des porteurs de vérités (propositions, phrases, croyances, etc.) [Engel 2002, 11–12]. Si on n'adopte pas une théorie cohérentiste, redondante ou contextuelle, on pourrait encore envisager une approche pragmatique dont la classification semble plus problématique : dans sa version utilitariste, que nous ne discutons pas ici, la vérité pragmatiste est devenue pratique et donc dépourvue de toute prétention théorique.

L'attitude générale de Pascal correspond plutôt à la tradition de la philosophie du langage ordinaire : pour appréhender le concept de vérité, il se fonde sur des intuitions dont je souhaite bien me débarrasser. Je me place plutôt dans la suite de Wittgenstein, entre Cambridge et Oxford et inverse la position de départ présentée par Pascal : je prends l'anti-réalisme comme l'option par défaut par rapport au débat sur l'(anti-)réalisme [Engel 2002, 88] et je plaide pour un principe d'ordre méthodologique exigeant une construction non circulaire de la syntaxe et de la sémantique du langage scientifique développée à partir de sa pragmatique [Lorenz 2011, 509].

Je commence par mentionner quelques-unes des thèses de Pascal (*n*) en les opposant à mes doutes (*n'*). Pascal va dire qu'il m'incombe plutôt et particulièrement dans le cadre de ce volume d'hommage, de donner des preuves. Hélas, j'en suis malheureusement incapable et me limite donc à faire une contreproposition qui fait mieux comprendre l'accès à la vérité ainsi que son implication sociétale.

1. « In classical logic, “It is not true that *p*” and “not-*p*” have the same meaning. But if truth is warranted assertibility, “*p*” means “It is assertible that *p*” and “not *p*” means “It is not assertible that *p*” » [Engel 2002, 32].
- 1'. Il s'agit d'un bon argument pour abandonner le principe de bivalence et donc de la vérité logique du tiers exclu.
2. “Warranted possibility is not truth, for this goes against our best realistic intuitions: it seems perfectly possible to have all the best justifications for the truth of a statement, although this statement may be false” [Engel 2002, 33].
- 2'. Les justifications étaient peut-être seulement *prima facie* « bonnes » (Gettier) ou la fausseté de l'énoncé n'était peut-être pas justifiée (le faux n'est pas nécessairement la négation habituelle du vrai).
3. (Fitch) « It is possible that there are truths that are unknown and will never be known » [Engel 2002, 34].
- 3'. C'est une thèse métaphysique au sens où Kant critiquait déjà cette discipline : « unknowable truths » est une expression qui n'a pas un statut théorique et ne désigne que le produit subjectif de l'imagination.

4. « We have to licence the possibility of an epistemic conception of truth that would nevertheless be compatible with our realist intuitions (that truth is a matter of independence from knowledge, that it is about a world that is in causal contact with us [...]) » [Engel 2002, 74].
- 4'. Je n'ai pas d'intuitions réalistes. Je considère que la tâche philosophique est de comprendre sous quelles conditions il est épistémiquement justifié de dire que quelque chose est vrai, sans chercher à l'aveugle dans l'obscurité une intuition postulée commune.
5. « The issues about realism and anti-realism [...] arise from domain to domain » [Engel 2002, 89].
- 5'. La question du réalisme et de l'anti-réalisme dépend *moins* du domaine que de notre accès cognitif au contenu de l'énoncé².

Ma question générale est donc duale par rapport à celle posée par Pascal : comment est-il possible que « vérité » soit un concept substantialiste en ceci qu'il caractérise une assertion justifiée, mais que l'anti-réalisme soit néanmoins adopté comme position par défaut pour tout discours [Engel 2002, 91] ?

Dans son livre de 2002, Pascal constate qu'il y a une sorte de mouvement antinomique entre les interprétations alternatives du concept de vérité :

Thèse : la vérité est un concept plus substantiel que le déflationnisme le prétend. Anti-thèse : la vérité est moins substantielle que les théories (réalistes et anti-réalistes) disent qu'elle n'est.
[Engel 2002, 65]

Il se demande alors s'il existe une position médiane stable. Je partage complètement son point de vue. Son intention tend vers un « réalisme minimal » qui prend la position de Crispin Wright pour base.

Je partage également avec ce dernier et Pascal la thèse que « vérité » est l'expression d'une norme différente de la performance illocutoire [voir Engel 2002, 92] et j'entends aussi « norme » dans un sens strict signifiant que la vérité d'un énoncé est constitutive de la pratique de son assertion [voir Engel 2002, 92]. Cependant,

1. en adoptant le constructivisme dialogique de Kuno Lorenz, une expression linguistique communicative dans un mode d'affirmation (assertion) ne possède la propriété de la véri-aptitude que si, prise comme argument initial d'un dialogue entre un locuteur-proposant et un opposant, ce dialogue se termine après un nombre fini d'arguments. Si le proposant a « le dernier mot » (possède une *stratégie* pour gagner et ne gagne pas seulement un dialogue particulier) elle sera appelée vraie, si c'est le cas de l'opposant, fausse. Une sorte de *tertium non datur* est uniquement donnée pour la victoire ou la perte d'un dialogue particulier et ne dit rien sur la vérité mais seulement sur la véri-aptitude. Le sens de l'assertion

---

2. Ainsi, par exemple, un prédicativiste refusera de parler de *l'ensemble* des nombres naturels, tandis que le réaliste ne voit aucune difficulté à accepter la totalité de ces nombres.

ou son contenu est alors constitué *à la fois* par l'assertion et les règles de l'argumentation dialogique dont le statut reste à préciser.

2. la *superassertibility* sera relativisée au dialogue, c'est-à-dire au consensus et n'est donc plus épistémiquement transcendante.
3. mon assertion de *p* n'implique nullement que je connais *p*. L'assertion « La France est hexagonale » doit être lue comme argument initial d'un dialogue qui confirme ou infirme la vérité subjectivement affirmée par le proposant. Le problème de la vérité n'est pas celui du pseudo-problème ontologique entre le langage et le monde (le langage fait partie du monde!) mais celui de savoir si les croyances phénoménologiques sur notre propre activité sont accessibles aux autres et deviennent ainsi connaissances. Il s'agit du passage allant du privé au public. En d'autres termes, la différence classique entre le langage et le monde est à remplacer par la différence entre *actions de signes* et *actions* sur l'arrière-plan d'*objets* kantien (en soi) donnés indépendamment de nous. Mais une « réflexion » sur la relation entre actions de signe et actions sans tomber sur un cercle vicieux n'est probablement possible que dans un dialogue : si non, un cercle vicieux est inévitable soit au niveau des actions (comment « réfléchir » sans *actions* de signes), soit au niveau des actions de signes, utilisées au second ordre. Ce constat est un des points capitaux plaçant en faveur du dialogue.

Dès que l'on quitte la jungle de la perspective des amendements subtils des deux grandes positions historiques sur le concept de vérité, mentionnées au début mon propos, on peut beaucoup plus facilement concevoir que l'on trouve dans chacune d'elles des éléments indispensables du concept de vérité ou, autrement dit, que le tort des opposants consiste dans le fait de rendre la position adverse « métaphysique » ou idéologique. S'y ajoute une présupposition douteuse de Pascal que Claude Panaccio, dans son compte rendu de *Truth*, a exprimée de manière magistrale – si l'on soustrait la perspective réaliste :

Le problème de fond des théories de la vérité qui reposent sur la correspondance avec les faits est qu'elles prennent les *phrases* pour unités sémantiques minimales. C'est l'approche d'un Davidson, par exemple, ou d'un Quine, ou plus récemment d'un Robert Brandom comme de multiples autres. Engel lui-même du reste paraît souscrire à cette approche dans son livre sur Davidson. Mais c'est là une erreur, à mon avis, et je ne trouve guère étonnant qu'elle mène à l'impasse en théorie de la vérité. Dans tous les langages que nous connaissons, les phrases sont décomposables en unités de signification plus petites et il y a lieu de présumer, par conséquent, qu'une théorie substantielle de la vérité doit ramener celle-ci en dernière analyse à un jeu de rapports entre certaines composantes subpropositionnelles des énoncés et les choses du monde. [Panaccio 2008, 46]

Ainsi, pour le cas de *l'énoncé affirmatif le plus simple*, Lorenz interprète l'alternative entre les deux positions classiques comme complémentarité de la manière suivante :

La vérité d'une assertion sur un objet, c'est-à-dire d'une assertion élémentaire à une place, ne dépend essentiellement que de la comparaison entre l'*utilisation* de son terme général par rapport à l'objet et l'introduction du terme général en dehors de l'énoncé utilisé pour distinguer des objets. Cette introduction – et ainsi doit-on comprendre le rôle du consensus – n'est pas autrement à reconstruire que dans un dialogue d'apprentissage. [Lorenz 2011, 252]

En d'autres termes, nos assertions sont des *situations d'usage* du langage sans que l'on soit toujours conscient des *situations d'introduction* qui leur sont associées. Ainsi la vérité d'une assertion élémentaire n'est *ni détaillée du contenu ni du consensus*. « Vrai » n'est pas tellement un prédicat pour distinguer des assertions justifiées (superassertiabilité) mais pour relier l'*utilisation* et l'*introduction* d'un terme général : la première se fait *dans* et l'autre *en dehors* de l'énoncé. Ce qui est dit du sujet de l'énoncé doit être transféré dans le prédicat. Une praxis dialogique *primaire* garantit par une réduction « phénoménologique » la compréhension commune du sens des prédicats. Le dialogue primaire est ainsi le moyen pour reconstruire notre expérience et renvoie les théories de la perception dans le musée des outils inutiles de la théorie de la connaissance : la perception reste évidemment un sujet intéressant des sciences et la philosophie de la perception est toujours importante comme philosophie d'un domaine spécial de nos connaissances (ici surtout l'esthétique), mais elle ne constitue pas la base générale de la théorie de la connaissance.

La vérité de l'assertion élémentaire est alors en gros³ identique à la compréhension de son sens qui consiste dans la satisfaction dialogique du prédicat par une instance. La satisfaction du sens de « Socrate est sage » est la présentation d'une instance du schème d'action de signe « sagesse-de-Socrate » (p. ex. l'action d'« avoir-le-courage-de-défendre-ses-opinions ») : or le schème d'action de signe peut dans sa fonction communicative être lu comme énoncé à-un-mot. Le dialogue sert donc à faire correspondre la situation d'assertion au type d'action de signe correspondant.

Cette interprétation dialogique de la vérité d'un énoncé élémentaire éclaire une des difficultés de la genèse de la connaissance qu'Aristote présente dans le livre A de la *Métaphysique* : comment puis-je passer de la *perception* à l'énoncé sur ce que je perçois ? En fait, dans les *Secondes Analytiques*, le mot *καθόλου* (général) ne désigne pas seulement un jugement universel respectivement un énoncé dans sa forme eidétique (*καθ'ἑἶδος*) [73b25–74a32], mais également la généralité d'un prédicat dans sa fonction différenciatrice [77a6–7]. Cette

3. Il reste seulement le passage d'un énoncé à-un-mot (vrai par construction) vers un énoncé prédicatif [voir Lorenz 2010, 51 sq.].

ambiguïté peut être utilisée pour le passage des *prédicats* à l'énoncé élémentaire singulier : la μάθησις διανοητική, c'est-à-dire l'apprentissage raisonné de la corrélation entre le singulier (ἐκαστον) et le général (καθόλου) du concept que procure l'ἐπαγωγή, grâce aux facultés de la perception d'une donnée (αἴσθησις), de la répétition et de la mémoire (μνήμη), correspond à un apprentissage dialogique par *token* et *type*, régi par imitation et répétition. Si cette procédure est considérée dans une fonction définitoire, la signification du schème (*type*, prédicat) se trouve confirmée par l'énumération d'instances supplémentaires (de beaucoup de cas particuliers, on obtient le général) : le général n'est alors vu que par le singulier et le singulier n'est tel que par rapport au schème ; « ceci (est également) une chaise » : le concept de chaise se trouve confirmé et élargi (généralité du prédicat). Si l'on souligne, au contraire, la fonction « symbolique » du schème, on « juge » le particulier à l'aide du général : « ceci : une chaise » (en voulant dire par exemple que l'objet se distingue d'une table et exemplifie une chaise) et on obtient le εἶδος de l'énoncé correspondant.

Dans cette sorte de dialogue primaire conduit dans une situation d'introduction, les normes de l'égalité des personnes et la vertu de l'honnêteté ne sont pas présupposées contrairement à ce que croit Habermas : dans la situation d'introduction, le consensus n'est *par principe* pas à mettre en question et il n'y a par principe pas « de différence entre pertinence et erreur et entre honnêteté et tromperie » [Lorenz 2011, 119], parce que ces concepts ne sont formulables qu'à un niveau supérieur (selon le principe d'ordre méthodologique leur application serait donc ici circulaire).

Naturellement, dans le cas d'un énoncé quelconque, la détermination du sens de ses composants dans un dialogue primaire ne donne pas sans autre procédure sa vérité ; car dans le cas général, on peut présenter par des énoncés des situations qui sont indépendantes des situations d'introduction des termes utilisés et ceci non pas seulement par l'ajout de connecteurs logiques : l'arbre cache la forêt. Dans ce cas, un dialogue du second ordre doit être ajouté : il constitue un procédé qui règle une suite des argumentations en forme d'affirmations et de réfutations non seulement au niveau d'un dialogue individuel (ses règles donnent le *sens* de l'énoncé), mais au niveau de la stratégie⁴. L'approche sémantique de la vérité est donc remplacée par une approche pragmatique – qui se passe cependant du concept de l'utilité – selon laquelle le consensus sur les objets est accompagné par un consensus sur l'usage langagier : une théorie de l'argumentation constitue dorénavant le cœur de la réflexion sur la vérité⁵.

4. [Voir, par ex. Lorenz 2010, 79]. On a donc le schème : « *A* est vrai ssi il existe une stratégie pour gagner *A* dans un dialogue. » Lorenz pouvait montrer que le dialogue sur la méta-assertion « *A* est vrai » est équivalent au dialogue sur *A* [Lorenz 1968, 35–36], tel qu'on a : « *A* est vrai ssi *A*. »

5. Lorenz souligne que ce passage de la sémantique vers la pragmatique se trouve déjà dans la notation frégréenne : « Dans $\vdash A$, le trait horizontal “—” représente la composante sémantique et le trait vertical | la composante pragmatique de $\vdash A$ (*A* seul constitue la composante syntaxique), tel que $\neg A$ signifie intensionnellement une pensée et extensionnellement une valeur de vérité (*Sinn* et *Bedeutung* d'une

Se pose alors la question de savoir si le consensus dialogique ne présuppose pas un consensus sur la méthode permettant de conduire le dialogue, etc. Faut-il construire une *théorie* du dialogue, donc justifier des énoncés *sur* les dialogues ?

Or, Wittgenstein nous a appris que ce qui se *montre* dans le jeu ne peut pas à nouveau être formulé dans une théorie de la métalangue, sans réduire *l'action* intersubjective à un *objet* « subjectif », puisque dépourvu, en tant qu'objet, du caractère opératoire (pratique). En d'autres termes, les règles d'argumentation doivent être comprises comme jeu de langage pour la justification des énoncés, c'est-à-dire comme normes du vrai qui se montrent, ne se disent pas et ne proviennent surtout pas de la description factuelle d'un sens commun ou d'une réalité quelconque. Les jeux du langage peuvent montrer différentes normes qui mènent à différentes conceptions du monde. Pascal semble refuser ce relativisme faible [voir Engel 2002, 143] dont je le laisse montrer qu'il est auto-réfutant. Il préfère à ce moment sûrement introduire simplement la norme du vrai sans exploiter les possibilités de la compréhension pragmatique de l'ancrage sociétal de cette norme à travers la conception du dialogue ouvert (sans présupposition non questionnable) comme limite de la raison. Cette procédure montre en particulier que l'accès à la vérité, garantie par une sorte de « réduction phénoménologique » dépend non seulement du domaine d'objets mais surtout de la forme de l'énoncé véridique.

Remerciements

Je remercie chaleureusement mon ami et collègue Roger Pouivet pour sa critique sévère de ce travail qui m'a conduit à clarifier mon propos à plusieurs endroits. Je dois à David Thomasette une relecture de mon expression française et je lui suis bien reconnaissant.

Bibliographie

ENGEL, Pascal [2002], *Truth*, Bucks : Acumen.

— [2016], Tribune : Consensus n'est pas vérité, *Libération*, 29 novembre, http://www.liberation.fr/debats/2016/11/29/consensus-n-est-pas-verite_1531752.

LORENZ, Kuno [1968], Dialogspiele als Semantische Grundlage von Logikkalkülen, *Archiv für mathematische Logik und Grundlagenforschung*, 11(2 & 3), 32–55 ; 73–100, doi : 10.1007/BF01967817;10.1007/BF01973341.

---

assertion), tandis que $\vdash A$ ne signifie rien du tout mais affirme, ou, d'une manière plus explicite : l'assertion de l'acte langagier utilise la pensée $\neg A$ comme sujet d'un jugement que Frege appelle "reconnaissance" [*Anerkennung*] de la vérité de $\neg A$ » [Lorenz 2010, 72–73].

—— [2010], *Logic, Language and Method. On Polarities in Human Experience*, Berlin : De Gruyter.

—— [2011], *Philosophische Variationen*, Berlin ; New York : De Gruyter.

PANACCIO, Claude [2008], La vérité regonflée ? Réflexions sur le réalisme minimal de Pascal Engel, dans *Conférences Hugues Leblanc 2008 de l'Université du Québec à Montréal*.

POINCARÉ, Henri [1909], La logique de l'infini, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 17(4), 461–482.

VUILLEMIN, Jules [2001], Formalisme et réflexion philosophique, dans *Bulletin de la Société française de philosophie*, Paris : Vrin, t. 94, 1–44.